

# Ni violence, ni audace le tiède et juste milieu

**L**A guerre froide ou chaude du figuratif et de l'abstrait, remplacée par une coexistence pacifique, ou plutôt par une sorte de compromis fait d'infiltrations et de fusions, dans une vague synthèse d'une violence molle, telle est le climat caractéristique de l'École de Paris 1961, à la galerie Charpentier. Comme dans les manifestations précédentes, les quatre cinquièmes au moins des envois relèvent de la tendance abstraite ou abstraitisante. Mais cette année, on a invité exclusivement des peintres de 35 à 45 ans pour faire suite à la Biennale des jeunes. D'où une majorité d'artistes connus, affirmés, qui ont envoyé des toiles importantes, cherchant l'effet « à la mode », d'une sincérité souvent relative. En dehors du supplément polonais, qui est à part, les deux grandes salles déployent une éruption laborieuse de couleurs et de touches déchainées. Les géométriques purs, Dewasne, Thepot ont été relégués dans un passage. Les extrêmes, néo-dadaïstes, peintres gestuels, sont exclus. Quelques figuratifs, bien fiers d'être admis dans cette « avant-garde », pour leur audace progressive, viennent grossir les rangs. Les paysages de Genis, jadis si précis, la foule de Fusaro, les masques de Gachet, la Venise nocturne de Guirand ont semblé assez confus pour ne pas déparer ces effusions chromatiques : ils s'y perdent et se perdent. En compensation, des abstraits flirtent avec les formes. On devine chez Lersy des bateaux, on aperçoit chez Dmitrienko une colline, on voit des figures humaines

chez Dufour, fantomatiques et grandiloquentes. Castro décrit les « placards de l'artiste », d'un dépouillement bien pauvre. L'aventure finale qui fut le drame de Nicolas de Staël se répète.

Mais il reste des abstraits convaincus, en somme plus intéressants, Prassinis aux rayures hallucinées, Marfaing aux touches agressives, Kito aux fluorescences subtiles, Zao-Wou-Ki aux signes épineux. Cela ne va pourtant pas très loin tombant vite dans les barbouillages véhéments de Levée, d'Appel, dans les minuties laborieuses de Dumitresco, de Lagrange. Le meilleur reste la poésie de la couleur, le rose chez Pelayo, le vert chez Cottavoz, ou en plus simple, chez Messagier, tant que chez la plupart les toiles sont criards. Pourtant quelques artistes convaincus tentent de sortir de l'impasse, en retrouvant une synthèse de la couleur et de la nature intimement ressentie. Raza a quelques beaux accents orientaux et rutilants. Lek entrevoit la leçon de Cézanne, suscitant la forme par la couleur. C'est la seule voie vers l'art.

Dans la petite salle figurative, la grande Procession de Jansz atténue la présence puissante des êtres, par une lumière dévorante, malgré des contours anguleux. Bellias, de Gallard présentent un effacement de leurs formes vigoureuses, Guerrier, Minaux les noient quelque peu dans leur belle pâte, Marcon, Sebire, Marzelle inclinent au contraire vers l'allusif. On a le sentiment que tous ont un peu peur de la dure réalité.

La section polonaise conduit dans un autre monde. On croyait dernièrement les Polonais conquis à l'abstraction. Les peintres ici présentés par les autorités de la République polonaise, relèvent surtout des tendances populistes et surréalistes, traitées dans un esprit d'austérité, clair, simple, un peu terne. En outre vingt-cinq aquarelles du naïf Nikifor apportent des vues urbaines assez fraîches, en comparaison de l'artifice de toute l'exposition.

Raymond  
CHARMET